

VOYAGE DU PÈRE FROISSART A
LA RECHERCHE DE SON FILS.

Quand M. Froissart et M. de Neuville furent d'accord d'unir leurs enfants, M. Froissart alla chercher son fils à son dernier logement. Le portier lui dit : « M. Aristide Froissart n'y est pas. — Quoi ! déjà sorti, à sept heures du matin ? Quand rentrera-t-il ? — Je l'ignore. — Comment ! vous l'ignorez ? — Oui, monsieur : voilà trois mois que nous l'avons pour locataire, et il n'a pas paru une seule fois. Vous ne feriez pas mal de vous adresser au faubourg de Roule, la dernière maison avant la barrière — Mais c'est à deux lieues d'ici ? »

À la maison de la barrière du Roule, portier en entendant prononcer le nom d'Aristide Froissart, se mit à dire, ou plutôt à orier : « M. Aristide Froissart, c'est un gueux, un libertin, une mauvaise paye, un mango-tout ! est-qu'on sait où ça loge ? — Mais, mes braves gens, leur dit M. Froissart, vous m'épouvantez, je suis son père. — C'est différent, reprit alors le portier d'un ton rancœur et cependant encore défiant, c'est que je vous avais pris pour un créancier. Pour les dégoûter de revenir ou d'aller ailleurs le chercher, M. Froissart nous fait une petite pension de quarante sous par jour ; il nous paye pour que nous leur disions beaucoup de mal de lui. Les créanciers sont si effrayés de nous entendre qu'ils renoncent tous à le trouver et que quelques-uns ne pensent plus à s'en faire payer. Vous voyez que nous gagnons bien l'argent que nous donne monsieur votre fils. Si vous aviez la bonté de le lui dire... »

— O corruption ! dit le père Froissart. Mais enfin, est-il chez lui en ce moment ? demanda-t-il au portier. Il ne doit pas être levé, il n'est encore que sept heures ;

— Puisque vous êtes son père, son véritable père, répondit le portier, je puis vous dire qu'il vient rarement ici le jour, et qu'il passe ordinairement la nuit au passage des Panoramas, escalier S, chez Madame de Sainte-Suzanne. Vous demanderez M. Jupiter. Monsieur, votre fils a pris ce nom.

— Je rougis pour mon nom d'homme ! s'écria le vieux Froissart en allant à pied au passage des Panoramas. Il monta l'escalier S, tira le maucro de cravache qui terminait le cordon de sonnettes : une jeune femme ouvrit ; elle était enveloppée dans un cachemire jaune fané. Ce bout d'épaule disait l'âge, la profession, les mœurs de Madame de Sainte-Suzanne.

A Continuer.

INDIGESTION. — La principale cause de l'énerverment est l'indigestion, et cela provient de la faiblesse d'estomac. Personne ne peut jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour fortifier l'estomac, purifier le sang, tenir en activité le foie et les reins, et chasser du système tout principe vicieux et nuisible.

Le Canard.

MONTREAL, 11 Décembre 1880.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous ont parvenu une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

Éditeurs-Propriétaires,

No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Compte-rendu Fantaisiste.

Tortillon d'un nom ! il n'est pas fort, le chroniqueur de la Patrie.

En lisant le rapport du concert du Club Cartier, écrit que ne démentirait certainement pas un échappé de l'hospice de la Longue-Pointe, on est porté à croire que c'est l'illustre Ohs Galipeau qui a tenu la plume aux lieux et place du non moins illustre M. Beaugrand dit Champagne.

Les dont auquel que l'écrivain de la Patrie met dans la bouche du Président du Club Cartier, rappellent parfaitement le style usité au Club Letellier.

Nous sommes portés à croire que l'illusion a envahi ce bon M. Beaugrand dit Champagne : il s'est cru en pleine Galipote ; c'est dire qu'il était dans son élément.

Le Canard se fêchait autant de la politique que de son sixième doigt. Mais ce à quoi il tient avant tout, c'est le respect que tout homme bien né doit aux dames. Nous avons assisté nous-même au concert du Club Cartier, et nous n'hésitons pas à dire — quoique nous ne soyons ni rouge ni bleu — que l'élite de la société de Montréal a voulu encourager par sa présence les jeunes gens instruits et intelligents qui composent cette association.

Le franc Beaugrand, alias Champagne, s'il a un cœur qui bat dans sa poitrine, n'aimerait certainement pas qu'on donnât un compte-rendu semblable d'une séance à laquelle aurait assisté son aimable moitié.

L'idée de représenter des dames assistant à un concert donné au Drill Shed est cocasse, stupide et abracadabrante. Si la Patrie veut voler la petite presse, qu'elle soit honnête, même dans son vol.

Nous ne nous sommes jamais permis de telles insanités, même dans nos moments de délire. Nous avons toujours respecté le beau sexe, et nous ne devierons jamais de cette ligne de conduite.

Quant aux prétendues cantates qui émaillent le compte-rendu de la feuille de M. Beaugrand, alias Champagne,

elles ne sont ni plus ni moins qu'insignifiantes, et nous saisissons l'occasion pour donner à son auteur le conseil suivant :

Malheureux, laisse en paix ton cheval [vieillissant, De peur que tout-à-coup, efflanqué, [sans haleine, Il ne laisse, en tombant, son maître [sur l'arène.

Oui, chroniqueur finaud de la Patrie, mettez votre poulin à l'herbe, dût-il, comme l'aue de Lafontaine, tondre une gueulée dans le pré voisin.

K. ROSINE.

CHRONIQUE.

OTTAWA, 7 Dec. 1880.

Mon cher Canard, —

Te souviens-tu de ton ami Fanfan Mimiche ? Est-ce que ce nom seul ne fait pas vibrer les cordes les plus sensibles de ton cœur de palmipède ? Tu croyais sans doute, Canard de mon cœur, que je t'avais oublié, mais détrompe-toi. Ton nom seul a une si grande influence sur moi, qu'à ta pensée mon cœur bat comme une pétaque dans un sabot.

Je t'ai négligé, cher nichon, mais sois bien assuré qu'à l'avenir j'aurai une petite graine de sentiment pour toi. Ceci étant dit, j'espère que tu m'accorderas la rémission de mes fautes.

J'habite Bytown depuis deux jours, et selon nos conventions, je devrai te gratifier, chaque semaine, d'une chronique parlementaire un peu snogue.

Tout va cabin-caha ici. Les députés arrivent en masse, et leur figure épanouie nous promet un *fun* vert pour la session qui doit s'ouvrir le 9 courant.

Tous mes confrères, les *journaliers*, sont aux abois. Ils auraient voulu avoir des données sur le discours du Trône, que doit prononcer M. Delorme à l'ouverture du Parlement. Mais tous sont revenus Gros-Jean comme ci-devant. Fanfan Mimiche seul est dans le secret des dieux. Il a pu, par son influence personnelle, et par la haute renommée que tu as acquise ici, avoir accès au fruit défendu.

Entre autres clauses, le discours du Trône contiendra celles qui suivent :

I. Étude psychologique sur l'utilité du poil de vache dans le mortier.

II. Étude toxicologique des gaz qui s'exhalent des soulers de notre populaire échevin.

III. Lois pourvoyant à la fermeture de la gueule à Tartre.

IV. Les Canayens ont-ils tous du sang sauvage.

V. Bill pour dépanter les eaux du canal Lachine, empestées par Lord Pufferin & Cie.

Je ne t'en dis pas davantage pour aujourd'hui. Je dois avoir une entrevue au plus coupant avec M. Delorme, qui m'attend dans la maison du Rideau.

Bien à toi.

FANFAN MIMICHE.

Correspondance.

Mon cher Canard,

Connaissant ton esprit de justice et d'équité, je m'adresse à toi comme seul redresseur de torts, pour me plaindre d'un certain *planoteur*, qui s'intitule professeur de musique et qui me casse sans cesse les oreilles en pratiquant le morceau si *classique* qui a pour nom « AGNÈS SOREL. » Mon tyran habite la rue St Hubert. Je le crois *couurier* (Je ne sais pas si le mot est français,) de son métier). Toujours est-il qu'il bat la cadance à grands coups de pieds et que tous les voisins se plaignent que les plafonds de leur maison menacent ruine à cause des coups de pieds que notre musicien donne sans cesse sur le plancher. Toi qui connaît tout et voire même la musique, pourrais-tu me dire si ces coups de pieds sont rigoureusement requis dans l'exécution du chef d'œuvre musical intitulé « Agnès-Sorels ? »

Je te serre la patte,

UNE CANE.

NOTE ÉDITORIALE. — Nous conseillons notre aimable lectrice de poursuivre son tyran pour libelle. Cela lui donnera la chance de connaître nos propriétaires et beaucoup d'autres personnes. Quand à l'observance de la mesure en musique, les musiciens, voire même les professeurs de musique font usage du *Métronome*, petit instrument qui marque parfaitement le temps et qui ne coûte que la bagatelle de cinq piastres.

St L..., 7 Dec., 1880.

Mon cher Canard, —

Mlle S. M., de St. L..., est très en peine de son portrait ; il n'est pourtant pas où elle cherche, car celui qu'elle pense ne l'a jamais eu, et n'a jamais eu aucune prétention sur rien de ce qui lui appartenait. C'est peut-être la politesse avec laquelle elle a été traitée par un jeune homme de Montréal qui lui a fait croire des choses qu'il n'a jamais pensées. Elle se trompe, et elle doit chercher son portrait ailleurs que chez ce jeune monsieur.

Les gens de St. L... feraient mieux de renoncer à faire un mariage qui n'est jamais entré dans l'idée du jeune monsieur de Montréal.

DES JEUNES GENS DE L'ENDROIT.

Joyusetés Canardifques.

Pensées d'un déballeur :

J'aime mieux un moulin à farine qu'un moulin à paroles.

Il est infiniment plus agréable de goûter du miel que de goûter du fiel.

Il vaut mieux vendre de la marchandise que de vendre sa conscience.

Un bon atelier vaut bien un bon rételier.

J'aimerais mieux voir entrer chez moi une jolie femme qu'un créancier.

Le portier est le premier personnage de la maison.

Il pousse plus de racines de choux dans mon jardin que des racines grecques.